

IX

La société prend sa revanche

Pour tous les miséreux de Montreuil, Popaul, c'était quelqu'un. D'abord physiquement, il en imposait : grand, corpulent, la barbe noire, vénérable... Et puis, surtout, il savait vivre. Entrant ou sortant de la petite cabane qu'il avait plantée en solitaire sur la zone, Popaul était toujours disposé à payer à boire. Installé devant un litre, entouré d'amis, Popaul respirait la joie de vivre et son contentement faisait chaud au cœur. Avec cela sachant « causer » et tout aussi bien écouter. Oui, Popaul, c'était quelqu'un...

Un jour, il partit. Comme ça, brusquement, sans raison apparente. Cela fit du bruit dans le Landerneau zonier de Montreuil. En tentant d'expliquer cette étrange disparition, on s'aperçut, autour des feux de planches et des litrons de rouquin, qu'en fin de compte la vie de Popaul n'était que mystère. Il dormait dans son cagibi, c'était vrai. Il buvait avec les copains, d'accord. Mais que faisait-il de toute la journée dans ce Paris immense et anonyme qu'il gagnait chaque matin? Cela on l'ignorait.

Une semaine entière, on ne parla que de Popaul. Et puis vint l'oubli. La vie va trop vite pour qu'on s'arrête longtemps à penser aux autres.

Six mois plus tard, Popaul poussa la porte de son troquet habituel.

« Et voilà! » soupira-t-il, fataliste, en se laissant tomber sur une chaise.

Les clodos, ses amis, le regardaient bouche bée. Le patron était resté, le bras levé, une bouteille à la main, comme pétrifié. Il y avait de quoi.

C'était bien Popaul, aucun doute : la voix, le geste, les yeux, le nez... Mais un Popaul sans barbe, avec une poitrine de matrone tendant la robe dont il était affublé.

Popaul haussa les épaules, le patron posa la bouteille, les copains se reprirent à respirer, la vie continuait...

Popaul – Paulette...

L'histoire était toute simple. Popaul s'appelait Paulette en réalité. Paulette mendiait pour vivre. Femme elle était, femme elle resta jusqu'au jour où elle s'aperçut que ses collègues masculins faisaient meilleure recette qu'elle. Alors, pour gagner plus, elle changea de sexe, le plus simplement du monde. Un costume d'homme, une amputation du prénom et, pour compléter le travesti, une fausse barbe : Paulette avait cessé d'exister. Et Popaul était né.

Il vécut longtemps... Jusqu'au moment où arrêté, conduit au poste, fouillé, il dut reprendre son véritable sexe.

« Et voilà », conclut Popaul-Paulette.

Paulette a repris ses habits d'homme, sa belle barbe noire et est redevenue Popaul. Mais elle a changé de secteur.

Que Popaul ait pu tromper tout son monde, y compris ses familiers, n'est pas le plus drôle de l'histoire. Popaul était si bien entré dans son rôle qu'il en oubliait lui-même son véritable sexe. Il agissait et réagissait exactement comme un homme.

« Quand je pense que je l'ai vue faire comme nous tous, debout contre un mur ! » murmurait un copain abasourdi par la révélation.

À la réflexion, le comportement de Popaul n'a rien d'étonnant pour qui a plongé dans la misère des guenilleux de Paris. Rêveurs, mythomanes, illuminés, s'ils ne le sont pas, les clochards le deviennent. Ils aiment trop se retrouver entre eux et passer de longues heures à palabrer. Ils se racontent d'interminables histoires, toujours les mêmes, qu'ils finissent par croire et souvent à faire croire. Bien sûr, il n'y a pas que dans le monde de la cloche qu'il en est ainsi. Mais le miséreux a toujours été le meilleur gobeur de merveilleux. Celui-ci fait oublier tant de souffrances...

C'est pour cela que Germaine, sans le savoir, était une véritable bienfaitrice de l'humanité clodo.

Germaine gîtait, avec une centaine de clochards, dans le tunnel désaffecté de Saint-Ouen. Elle régnait un peu sur cette légion de pouilleux dont elle était devenue une sorte d'égérie...

« Vous m'auriez connue avant », commençait-elle régulièrement quand, autour d'elle, ses compagnons se groupaient pour l'habituelle veillée au gros rouge.

« J'étais quelqu'un ! Quelque chose comme une reine de Paris. J'étais jeune. J'étais belle... Tous les hommes étaient à mes pieds et se pressaient dans les salons de mon appartement. »

Et pendant des heures, c'était la description minutieuse de ce palais enchanteur, l'inventaire d'un mobilier où les bois des îles le disputaient aux brocarts et aux laques précieuses... Le vieux tunnel noir, enfumé, humide et puant en était tout illuminé.

« Oui, j'avais auto, bateau, domestiques... je voyageais en wagon-salon... »

Et tous les pauvres bougres se laissaient aller à une chaude rêverie de luxe et de confortable bonheur qui s'achevait dans le lourd sommeil de l'ivresse.

Une nuit, Germaine mourut. Police. Constatations. Recherche d'identité... Et les compagnons de la misère apprirent, sans trop de surprise, que Germaine avait été chiffonnière toute sa vie.

La légende de l'ex-reine de Paris s'est éteinte aussi vite que le feu de bois du campement. Qu'importe ! Des heures et des heures, un jour après l'autre, Germaine a donné à ses camarades, du rêve, de l'oubli, du bonheur. Cela seul compte.

Germaine était morte comme tant de clochards qu'on retrouve un matin, glacés à jamais dans leur trou. À moins qu'ils ne perdent la vie dans un de ces meurtres sordides qui suivent les beuveries.

Mme Oscar, la cartomancienne des Halles, n'aurait aucun mérite à prédire la fin de Gégène le clodo ou de Popaul le manchard. C'est trop facile pour le talent d'une Mme Oscar.

Mme Oscar, depuis qu'elle a fait le grand jeu à un ex-président du Conseil, ne s'intéresse plus aux miséreux, ses frères. Tout au plus accepte-t-elle la clientèle de ces dames qui cherchent l'aventure au coin de ces bistrotts des Halles où la pythonisse dit la bonne aventure sur commande.

Curieuse figure que Mme Oscar. Noctambule au visage de cire, elle n'a pas d'âge sous le maquillage cent fois refait dans une nuit et qui lui fait un masque de poupée impavide.

Son enseigne, elle la porte sur la poitrine. Quatre ou cinq médaillons de perles où s'étaient les photos, découpées dans les journaux, de quelques célébrités politiques, aussi éclectiques qu'incongrues dans cet étrange appareil, attirent l'attention du chaland.

Mme Oscar attend celui-ci, sagement attablée au fond d'un bistrot ami, devant le café crème nécessaire à activer le travail divinatoire de son subconscient. Et si le client se fait attendre, Mme Oscar tue les longues heures de la nuit en d'interminables et secrètes réussites.

Mais point n'est besoin de la science de Mme Oscar pour connaître le sort qui attend Léontine qui boit son ballon de blanc de zinc, à quelques pas de la devineresse.

Léontine était la femme d'un brave bougre d'ouvrier. Le mari est mort, il y a quatre ans, laissant sa veuve sans ressources. Léontine était déjà trop vieille pour refaire sa vie, pour trouver de l'embauche. Elle s'est mise à boire pour ne plus penser à son vieux compagnon disparu, pour oublier sa misère. C'est toute l'histoire de Léontine. C'est presque toute l'histoire de la cloche.

Repoussée tout doucement hors de la société, Léontine mourra comme Germaine, sur un tas de fibre de bois, ou comme Emma Hamel, retrouvée assommée à coups de poing dans un terrain vague, à Nanterre. C'est le sort de la cloche... Mais c'est là que la société prend sa revanche avec un humour féroce, sinistre.

Ces êtres que les circonstances ont mis au ban de l'humanité organisée, policée...

Ces hommes qui refusent de s'intégrer au système social, qui n'en acceptent que l'indispensable pour végéter, qui paient leur relative liberté des joies d'un foyer, de la douceur du confort...

Eux qui ont abdiqué toute dignité pour ne pas subir le carcan des responsabilités et le minimum de devoirs demandés à un citoyen...

Ces individualistes impénitents qui vont cultiver dans la crasse et la poullerie un anarchisme primaire, sans idéal et sans espoir... En un mot comme en cent, le clochard :

Eh bien ! La société trouve encore le moyen de s'en servir !

Ce qu'elle ne peut demander au clodo vivant, elle le prend au gueux trépassé.

Neuf clochards sur dix se retrouvent, en un ultime rendez-vous macabre, dans les armoires frigorifiques de l'Institut médico-légal. Et neuf clochards sur dix finissent sur une table de dissection. Là, bistouri en main, les carabins apprennent sur les pauvres restes des vaincus de la vie à percer les mystères du corps humain, afin de toujours mieux combattre plus tard la maladie ; afin de toujours mieux protéger du mal cette humanité que, de son vivant, le guenilleux reniait.

« Bien sûr, p'tite tête, a conclu Gégène, mon copain, le clodo philosophe. Bien sûr, que ceux qui s'usent le cœur à courir après l'argent, le confort et les honneurs envient ma liberté. Mais moi, je sais bien qu'elle ne vaut pas tripette, ma liberté. N'importe qui peut se l'offrir. Elle ne coûte que le prix de la misère. Quand tu t'es enfoncé bien ça dans le ciboulot, tu l'as trouvée tout de suite, cette sacrée liberté. Elle est là-d'dans ! »

Et le clochard leva son verre de vin.